

Gauchos, vaqueros et cow-boys : la fin d'un mythe et d'un mode d'élevage américain ?

Bertrand Lemartinel

Plan de la conférence :

I/ Le garçon vacher, fondateur du mythe conquérant des espaces américains

II/ « *Hard work, low paid* » : Un métier et des exploitations en déshérence

III/ Reconversions et reconfigurations des espaces

I/ Le garçon vacher, fondateur du mythe conquérant des espaces américains

Pour faire du ranching, il faut tout d'abord de grands espaces comme les prairies au pied du grand Teston dans le Wyoming. Deuxièmement, il faut un vacher avec un cheval tout sellé car « quand la route n'existe plus, il prend le cheval ! ». Et puis il faut des vaches et enfin des Indiens, au moins pour le mythe (comme l'apache Geronimo) même s'ils ont été presque tous exterminés...

Parfois on emploie le vacher comme gardien de la loi (voir le film *Rio bravo*, avec la chanson « juste mon fusil, mon cheval et moi »). Les vachers sont alors perçus comme des hommes libres, défenseurs des libertés (voir le film : *The magnificent Seven* ou *Les 7 Mercenaires*) où des vachers s'allient pour défendre leur territoire.

Il ne s'agit pas que d'une affaire nord-américaine, on voit aussi des vachers dans la pampa argentine, on les appellera alors des gauchos. On les retrouve sur des incarnations du christ qui défendrait les habitants ; par exemple la mémoire du « Gauchito Gil » est commémorée par un autel à sa gloire sur les carrefours routiers de la province de Salta en Argentine, un peu comme les Romains qui protégeaient les voyageurs par ce biais. Mais on a aussi de véritables processions en leur honneur comme à Corientes en Argentine ! Le gaucho est un homme libre, il défend le pauvre contre le pouvoir. Sa vision du monde n'est pas totalement bienfaitrice, puisque son unique adversaire c'est l'Indien ! C'est la conquête du désert (1878/1885) qui va massacrer un nombre considérable des populations indiennes. Et pourtant les auteurs de ces massacres comme De Guiedra ont des rues partout en Argentine alors qu'il a perpétué un génocide.

Avant, dans les grandes prairies du Yellowstone où on trouve maintenant des bisons et leurs exploitations, il y avait des anciens chemins indiens qui permettaient des commerces fructueux entre tribus, et la persistance de liens sociaux forts malgré les conflits. Ces liens ont été désorganisés par les cow-boys, c'est pour ça que les Indiens se sont révoltés. Voir la BD « les Barbelés sur la prairie » qui montre cette privatisation agricole des espaces indiens.

Et effet, la guerre finissant, il a bien fallu faire quelque chose des soldats : on les occupe par le massacre des tribus indiennes, ces grands espaces indiens avec des chemins ont été alors restreints à des réserves et on a exclu les autochtones des prairies... La législation et les drames ponctuant cette exclusion étaient alors :

- Le traité de Laramie en 1851 et 1868, qui n'a jamais été appliqué pour partager territoire
- Le massacre de Bear River dans l'Idaho en 1863 pour montrer que les Blancs étaient plus forts que les Indiens

- Les terres réclamées en 1874 (après la violation des terres sioux)
- Enfin le découpage définitif avec le traité de Sweetgrass Hills en 1887

On pense souvent au mythe du cow-boy blanc sur son cheval avec John Wayne... Mais beaucoup d'esclaves noirs qui n'avaient plus de travail dans les plantations sont partis vers l'ouest et sont devenus aussi des cow-boy (voir le film *El Dorado* de Howard Hawkes). Aussi en 1865, un tiers des cowboys étaient noirs !

Ce mythe fondateur est réutilisé en 1960 au moment où les vachers traditionnels commencent à disparaître, on fait alors de publicités pour les cigarettes Marlboro relayant cette image de cow-boys blancs fumant et déclamant « come to where the flavor is ».

II/ « *Hard work, low paid* » : Un métier et des exploitations en déshérence

Il n'y a pas que des élevages de vaches mais aussi de moutons pour les rancheurs. Les vachers passent des heures au pas avec leur cheval (ils ont des fauteuils sur leurs chevaux ou des peaux de mouton...) c'est long, il faut rentrer dans la zone de sécurité de la vache car si le cheval galope la vache cours !

C'est dur aussi, au-delà des journées monotones au pas, il y a des logements difficiles avec une maréchalerie pour réparer les chevaux, une armoire pour l'alimentaire, mais ça reste des abris sous roche, à la belle étoile et où il fait frais même l'été. En Bolivie il faut aller chercher les bêtes très haut ! (Sommet à 6000m !) Certes, ces près sont clôturés mais le solochi (mal des montagnes) affecte aussi les locaux. Les résultats sont des abandons comme à Farson dans le Wyoming, où l'abandon date d'une quarantaine d'années.

Le salaire est en baisse aussi, soit 22650 dollars US (environ 21000 euros par an). Alors que le salaire moyen américain s'élève à 50120 dollars par an. Donc les vachers sont de réels passionnés. Un autre cas d'abandon est visible à Clearwater dans la Colombie britannique : les habitants ont tout laissé derrière eux comme le près de Cornudas au Texas. Du coup, le bush reprend ses droits. On se retrouve à vendre son ranch, pas très cher. En Arizona, un ranch de 22000 ha soit 40 000 acres n'est pas vendu pas cher pour sa superficie.

Mais on a encore des vrais ranchs dans le paysage mythique de John Ford à Rock Point en Arizona. Donc il y a aussi des espaces qui fonctionnent comme à Lander dans le Wyoming, avec 20 000 acres d'exploitation au moins. On est loin de la taille des exploitations françaises ! On découpe en « town ships » au Canada, ce sont des carrés qui découpent l'espace, avec reconversions et reconfigurations des espaces. On y installe des « pas canadien » (rouleaux) pour que les voitures passent mais pas les vaches au sol !

III/ Reconversions et reconfigurations des espaces

A quelle reconversion assiste-t-on ?

Tout d'abord, on essaye de maintenir la tradition en jouant le jeu de l'écologie avec un bœuf de haute qualité car les bêtes sont éparpillées dans l'espace, pas vaccinés, avec des épidémies rares car l'espace entre les bêtes et les cadavres est grand et ceux-ci disparaissent vite avec les rapaces. On peut donner l'exemple de cette filière de qualité à travers la « Matador Cattle Compagny » : 460 000 acres : on est loin de la ferme de Millevaches ! On a donc une prolongation de l'activité sur des bases plus modernes mais avec des exploitants pas toujours bien payés....

Autre possibilité : On peut regrouper les animaux de la prairie comme les bisons et les vaches ou tenir un lodge pour les touristes. Dans les hautes plaines du Pecos au Texas à Artesia où une loi du Pecos anarchiste a été faite par les cow-boys, on retrouve une irrigation en ilot pour les bêtes côtoyant des puits de pétrole ! Aussi les ronds d'élevages et de culture commencent à être mangés par les concessions pétrolières !

Au Canada, on concentre plus les bêtes. Mais afin d'éviter les surcoûts vétérinaires, on n'a plus le droit d'entrer, même avec une autorisation de recherche : ON MET LES BETES EN QUARANTAINE, On lave les roues des camions à l'eau de javel quand il rentre...tout est aseptisé.

Une autre possibilité réside dans la transformation du troupeau. Par exemple au Nouveau-Mexique à Pagosa, malgré les plaines pré-désertiques et comme il y a des sommets presque suisses, on fait de l'élevage de Lama ! Des « Lama-boys » !

L'élevage donne des permis d'exploitation à des sociétés pétrolières comme au Sud d'Edmonton en Alberta. Donc les vaches broutant côtoient les tuyaux d'extraction pétrolières ! Souvent on retrouve les vaches Holstein, car cette vache laitière a une productivité grande (10000 litre par an), mais aussi le troupeau est hétéroclite pour limiter les maladies.

Sous l'égide des autorités locales, car il faut de l'argent pour investir dans ces troupeaux, on élève la vigogne, car le pelage en est extrêmement cher !

Une autre dynamique publique consiste à construire des coopératives comme au Pérou avec un élevage subventionné pour faire vivre les gens dans les prairies d'altitude.

On peut aussi faire du tourisme et du foin. C'est donc une double activité écologique comme près du Parc National de Clearwater à Mac Lure en Nouvelle Colombie mais du coup il n'y a plus d'animaux, il y a des vachers sans animaux et on loue le terrain.

On peut aussi tomber dans le tourisme pur, ce qui ne marche pas très bien : on vend des ranchs pour touristes à l'ouest où la vache ne sert à rien...

On a des terrains à qui les vendra pour faire ce qu'on veut : avec de la faune sauvage, on peut faire de la chasse, construire des hautes clôtures...

Du coup, que reste-il du cow-boy ?

Le rodéo ! Mais ce cow-boys-là gagne bien sa vie en comparaison, car c'est un métier très dangereux. On n'y retrouve pas que des spectacles pour le tourisme mais aussi pour des locaux. Quand ces cow-boys montent des chevaux non dressés, on attache des lanières pour retenir le cheval et il se débat ! Et on détache les lanières seulement lorsque le cavalier est tombé. Du coup, on a beaucoup de colonnes vertébrales cassées pour ces gars.

Conclusion

Lucky Luke ! Le vaquero est encore un argument de vente pour le tourisme, représentant l'homme libre de la pampa. Partout on glorifie le cow-boys comme à Cochrane, grande ville industrielle et pétrolière qui se rappelle néanmoins toujours de son passé fondateur où ses premiers habitants arrivaient dans des tentes et élevaient des bestiaux. Cependant, ces vestiges de ville ranch sont touristiques le jour, mais le soir, ce sont des villes fantômes peuplées par des gens de l'Est européen. La loi n'y est pas respectée, on se débrouille entre soi.

En ce qui concerne les Indiens fortement réduit en nombre et territoires, on va les poser à des postes de gestionnaires des casinos. Souvent pauvres, ces navaros sont aussi souvent ferrailleurs. Le dernier orphelinat indien

a seulement été fermé en 1996 par Nixon. On les a mis dans des territoires où il n'y a pas à manger comme pour les Amasoupai au Colorado, des espaces étroits où il est impossible de vivre avec leur mode de vie !

Compte-rendu réalisé par Pauline ELIOT, enseignante au Lycée Jean de Pange à Sarreguemines, pour la communauté des Clionautes.

Mes remerciements à Bertrand Lemartinel pour son autorisation de diffusion de son diaporama de qualité pour accompagner ce compte-rendu.

